

Retour de vacances

« La vieillesse ne me semble pas du tout le morne vestibule de la mort, mais comme les vraies grandes vacances, après le surmenage des sens, du cœur et de l'esprit que fut la vie. »

Marcel Jouhandeau (*Réflexions sur la vieillesse et la mort*)

Il y a quelque chose de paradoxal à parler de vacances quand on est retraité. Mais quel nom donner à ces échappées qui vous tirent pour quelques jours ou quelques semaines de votre traintrain ? Bien que celles dont il sera question se soient déroulées pendant la semaine du festival de musique de La Chaise-Dieu, celui-ci y a occupé une place trop secondaire pour en faire le titre de cet article, comme les deux années précédentes¹.

Le trajet de la Porte de Bercy à Clermont-Ferrand dans le wagon du petit train interrégional, confortable mais cahoté sur des rails fatigués, aurait ressemblé à celui de l'an dernier si une panne ne nous avait immobilisés pendant deux heures vingt à quelques kilomètres de Vichy. Près de deux heures durant, le malheureux mécanicien bricola sa machine comme au bon vieux temps, dans l'espoir de la faire redémarrer, sans recevoir le moindre secours, mais en nous informant périodiquement de ses progrès. Pour leur part, les passagers firent preuve d'une patience exemplaire, ou plutôt d'une placidité bovine, et je songeai non sans honte à ce que j'avais affirmé en Espagne en 1956 : *« un jour, dans un compartiment bondé, comme tous se plaignaient de la chaleur et de la lenteur des trains, disant que nous avions bien de la chance en France, je répondis naïvement que nous n'accepterions jamais de vivre dans ces conditions. »*² Il

1 [Au Fil des jours VI](#), p. 148 et [Au Fil des jours VII](#), p. 139

2 [Soleils éteints](#), p. 18

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

semble que si Français et Espagnols ont parcouru depuis le même chemin, ce fut en sens inverse : nous sommes apparemment mûrs pour la dictature tandis qu'ils ont retrouvé le goût de la liberté ! Quant à la SNCF, elle préfère privilégier les luxueux TGV comme le franquisme se targuait de son Talgo, et laisser pourrir le reste de son matériel et de ses voyageurs, quitte à indemniser ces derniers : à Vichy où l'on finit par arriver, on apprit que la panne était due à un court circuit entre la locomotrice et le wagon de queue, et on nous distribua gratuitement un panier repas et des crayons de couleur pour occuper les enfants, le temps de décrocher le wagon défectueux après avoir réparti ses voyageurs dans les autres voitures, et on nous promit le remboursement à 50% de nos billets ! Bel exemple de la gestion de nos entreprises en ce début de XXI^e siècle : on use les infrastructures léguées par le siècle précédent jusqu'à la corde, ou plutôt jusqu'à l'accident qui contraindra à songer à leur entretien ou à leur remplacement ; il en va ainsi des voies ferrées, des ponts et, constat terrifiant, des centrales nucléaires, des ressources naturelles, du capital biologique de l'humanité et même de celui de la planète.

Ayant enfin retrouvé nos amis qui nous avaient attendus en s'offrant un excellent déjeuner, ces derniers nous conduisirent à un gîte nouveau dont je me garderai bien de publier le nom, de peur qu'on ne nous le souffle l'an prochain, comme le précédent, car nous espérons y retourner « *Pourvu que Dieu [nous] prête vie* ». Imaginez une longue maison basse au bord d'un lac, dans un paysage enchanteur et calme, un vaste appartement aussi propre que confortable, des hôtes charmants et attentifs. De quoi vous laisser songeurs, non ?

« *Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?* »)

Mille choses, parbleu : se promener dans les bois, dormir,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

converser, manger à deux tables succulentes, celle de nos hôtes et celle de notre amie D***, grande cuisinière devant l'Éternel et conductrice émérite qui nous transportera jusqu'à la ville du Puy – si elle a changé depuis ma dernière visite, en 1966, son avare municipalité n'a pas songé à en rendre plus accessibles l'admirable cathédrale (134 marches à gravir), son cloître et son trésor qui recèle une merveilleuse collection de chasubles précieuses du XVII^e au XIX^e siècle et d'autres objets de culte – et bien sûr aux concerts de La Chaise-Dieu : si le quatuor Takács nous a enchantés par son interprétation de Mozart, Ernő Dohnányi et Mendelssohn, et si nous avons terminé en beauté avec l'orchestre national Bordeaux Aquitaine dirigé par Paul Daniel (Ravel, Tchaïkovski), le récital Couperin, mal conçu et mal maîtrisé, du claveciniste Benjamin Alard qui nous avait émerveillés l'an dernier avec Bach, fut une grande déception : visiblement, le maître n'était pas en forme. Et puis nous fûmes victimes du succès du festival ou de son organisation, et il fallut subir, au lieu du concert que nous avions réservé, *Une petite Histoire de la musique*, spectacle donné en famille par le pianiste Pascal Amouyal, son épouse la violoncelliste Emmanuelle Bertrand et la petite violoniste fort prometteuse Alma (onze ans), leur fille, qui cabotina gentiment sous les yeux attendris de papa et maman, couple aussi prévoyant que talentueux, qui tient en réserve une petite cadette ; celle-ci participa aux salutations finales et prit sa part d'acclamations, à titre d'entraînement, sans doute. Les enfants à qui ce spectacle de patronage était évidemment destiné, nombreux et ravis, et les dames attendries applaudirent bien fort.

Enfin, en un gîte comme ailleurs, on a toujours le plaisir de lire. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir, bien tardivement, *Portnoy et son complexe* de Philip Roth, dont on m'avait dit beaucoup de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

mal. Comme souvent chez les humoristes américains, le départ est lourd et laborieux, et il est vrai que le héros montre beaucoup plus d'imagination dans ses exploits juvéniles de masturbateur frénétique que dans ses amours d'adulte (si l'on peut dire) qui ne séduit que de superbes *shiksés* (filles de *goyim*) plus ou moins déjantées et se fait honteusement éconduire par les (trop) saines Israéliennes. On pourrait aussi reprocher à ce jeune et brillant bénéficiaire de l'*American way of life* sa noire ingratitude envers des parents qui ont sacrifié leur vie à sa réussite et dont il méprise l'ignorance et les préoccupations mesquines, à croire que son complexe le place plus haut dans l'échelle des êtres. Mais quelle verve, et quelle jubilation dans le tableau qu'il brosse de la société américaine dans son ensemble et de la minorité juive à laquelle il appartient, de l'enfant appliqué qu'il fut, de sa mère possessive et de son père soumis ! Cette autofiction prend la forme d'un long monologue en présence d'un psychanalyste silencieux et se termine sur l'unique mais savoureuse intervention de celui-ci, à qui la traduction prête l'accent tudesque du baron de Nucingen : « *Pon* (dit le docteur), *alors maintenant nous beutêtre bouvoir commencer, oui ?* ». J'ai lu aussi avec intérêt *La Promesse d'Hector*, petit essai³ offert par notre ami M***, bien que je me situe, à bien des égards, à des années-lumière du narrateur, officier de carrière comme son père et leurs ancêtres depuis que le premier de la série s'est engagé contre Napoléon (il est donc probablement anglais ?). Après avoir beaucoup baroudé, notre héros est parvenu au sommet des honneurs et envisage de rechercher la mort sur le champ de bataille, mais revêtu de son bel uniforme d'apparat et

3 *La Promesse d'Hector*, de Percy Kemp, Éditions *Les Belles Lettres*, mars 2018. Il me semble que ce texte s'inspire du *Tombeau d'Achille* de Vincent Delecroix. Mais ce qui était confidence du philosophe devient ici simple procédé, quel que soit l'intérêt des commentaires de Kemp sur l'*Iliade*.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

non « *de ce treillis de camouflage qui fait du combat un acte furtif et presque honteux* ». Je ne crois pas, comme lui, que « *La patrie, comme la vie, exige qu'on lui sacrifie. Terre de nos pères, elle a besoin qu'on l'irrigue du sang qu'elle nous a donné. À défaut de quoi, elle s'assèche et devient stérile.* » et pas d'avantage qu'un homme se doit de prouver par les armes qu'il est « *le meilleur* », convictions qui me paraissent dignes des Incas et qui me révoltent. Mais je suis sensible à certaines réflexions sur la relation qu'il établit entre service militaire et démocratie, sur l'illusion qui consiste à croire que les civils peuvent impunément se réfugier derrière une armée de métier, alors que les progrès de « l'art militaire » conduisent à protéger les combattants, qui s'éloignent de ce qui fut « le champ de bataille » pour mieux frapper l'adversaire, les drones étant l'aboutissement d'une longue évolution qui a commencé avec le jet de pierres et de flèches... les populations civiles, passives et sans défense, étant comme au Moyen Âge les principales victimes. Autre piste intéressante : nos états-majors ne se connaissent plus d'ennemis, seulement des « menaces » provenant de « *fous criminels* ». Notre brave soldat se lamente, cette doctrine le prive de la « *gloire* », puisqu'il ne sera plus appelé qu'à neutraliser des aliénés. Que ne pousse-t-il plus loin l'analyse pour démasquer les intérêts et l'idéologie qu'ils secrètent pour mieux nous manipuler tous ?

En somme, ces courtes vacances auront bien joué leur rôle. Nous en rapportons des forces nouvelles, quelques photos et quelques kilos à perdre, comme il se doit, de bons souvenirs, bien qu'en ce qui me concerne j'aie fait au Puy, une fois de plus, l'amer constat que les escaliers d'aujourd'hui sont beaucoup plus rudes à gravir qu'en ma jeunesse, et quelques nouveaux sujets de réflexion.

Jeudi 30 août 2018